

XYZ. La revue de la nouvelle

Jean-Paul Beaumier : le texte comme écho de « fugaces passants »

Francine Bordeleau



Number 57, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1999). Jean-Paul Beaumier : le texte comme écho de « fugaces passants ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 79–84.

Jean-Paul Beaumier : le texte comme écho de « fugaces passants »

Francine Bordeleau

Jean-Paul Beaumier écrit beaucoup, mais publie peu. Sept années de silence auront ainsi précédé la parution, à l'automne de 1998, de *Dis-moi quelque chose*, son troisième recueil. Mais avec ce nouvellier qui peaufine ses textes encore et encore, le silence devient un état tout relatif. Chez Beaumier, la nouvelle est l'art de la concision et de l'épure extrêmes : voilà qui demande du temps. Mais voilà qui permet aussi de cerner au plus près le sens.

En quatrième de couverture, l'éditeur — qui est L'instant même — insistera à moult reprises sur la tendresse qui anime continûment *Dis-moi quelque chose*. « Une veine de tendresse, en effet, traverse ce recueil-ci. Une tendresse qu'on ne retrouvait pas dans les deux recueils précédents », confirme Jean-Paul Beaumier.

Dis-moi quelque chose est un livre plutôt bref : 120 pages pour... 18 nouvelles ! Mais c'est une manière à laquelle *Petites lâchetés* et *L'air libre* (L'instant même, 1991 et 1988), déjà, nous conviaient. « Le moindre passage inutile peut tuer une nouvelle », croit depuis longtemps l'écrivain ; ses textes ont donc toujours été brefs. Par contre, le ton et les thèmes du dernier recueil, d'évidence « plus incarné » que les titres précédents, pour reprendre les mots mêmes de Jean-Paul Beaumier, marquent une sorte de rupture, de tournant.

De prime abord, *Dis-moi quelque chose* parle de tout et de rien, semble-t-il. Avant d'aller dormir, des enfants inquiets posent à leur père de grandes questions fondamentales (« Des histoires inventées », « Quand je vais mouru ») ; un couple est

emprisonné dans un embouteillage monstre, un autre ne parvient pas à combler le vide douloureux qu'a laissé la mort accidentelle des deux enfants, d'autres, encore, sont sur le point de se séparer; un homme et une femme se rencontrent par le truchement des petites annonces... Pour un instant, des tranches de vie banale, de vie obscure occupent le devant de la scène, nous sont données à lire dans leur cruelle et inévitable absurdité. Pourtant, confie celui qui les a disséquées, « ce recueil-ci a été le plus difficile à publier, à lâcher ».

Angoisse du nouvellier au moment de mettre un point final à ses historiettes. « J'ai joué avec des thématiques plus quotidiennes, plus proches de la banalité. C'est très casse-gueule. » Pour compenser, en quelque sorte, Beaumier a beaucoup investi dans le ton, cherchant inlassablement, de fait, le « ton juste », et trouvant une tendresse mâtinée de subtile ironie. Il n'est que de lire, pour s'en convaincre, ce dialogue entre le narrateur et sa fille de cinq ans qui constitue la trame de « Quand je vais mourir ». Pendant que l'enfant parle de la mort, le père s'emploie à la rassurer avec ses phrases toutes faites d'adulte habité de multiples références culturelles et esthétiques — cette conversation lui rappelle une exposition de l'artiste Dunnigan Cumming et sa mise en scène de « corps meurtris, marqués » —, d'adulte obnubilé, aussi, par les questions métaphysiques. « Et elle qui me regarde sans comprendre l'insistance que je mets à vouloir la rassurer, qui me dit : "Mais c'est pas pour moi que je m'inquiète, papa, c'est pour toi." »

Le jeu des ombres

Ainsi naviguent, de malentendu en quiproquo, de méprise en ambiguïté, de doute en éphémère et illusoire moment de grâce, les personnages de *Dis-moi quelque chose*. Eux aussi sont désormais écrits différemment. « Il m'a longtemps semblé que les personnages n'étaient que des faire-valoir : d'une idée, d'un texte... C'était le cas dans *L'air libre* et *Petites lâchetés*. Avec le dernier recueil, ils sont davantage devenus de vrais personnages », estime Beaumier.

Il reste que, pour lui, le personnage de nouvelle est au départ «quelqu'un qu'on aperçoit comme à la terrasse d'un café, et qui disparaît tout de suite après avoir été entrevu. Mes personnages sont des ombres, des passants, des fugitifs. Ils n'ont pas une généalogie très élaborée».

Une bonne part du défi consiste donc à donner à ces ombres une certaine épaisseur, à les installer dans une existence, à les doter de quelques signes particuliers. Ce ne sont toutefois pas de ces signes qui relèvent de la fiche signalétique, loin s'en faut. Taille ? poids ? couleur des cheveux ? des yeux ? belle ? séduisant ? À moins qu'ils n'aient un rôle précis dans l'économie du texte — comme dans «Le temps qu'il fait», où une femme jauge sans aménité l'homme qui a répondu à sa petite annonce —, voilà des détails qu'on ne connaîtra guère. On saura par contre que des personnages ont vu le film *Anna: 6-18*, de Nikita Mikhalkov ; qu'un autre a lu *Tous les feux le feu*, du grand Cortázar, ou *L'invention de la solitude*, de Paul Auster ; que d'autres, encore, connaissent par cœur le *Concerto en mi mineur*, de Mendelssohn, ou sont fous de Chet Baker... Mieux que ne le ferait une simple description physique, les personnages de Beaumier se définissent par leur appartenance à un univers culturel, au moyen de références qui font d'emblée office de synecdoques et commandent à l'esprit, au déroulement de la nouvelle.

S'établissent également, entre les protagonistes de divers textes, plusieurs degrés de correspondance. Anne et Pierre, par exemple, habitent un certain nombre de nouvelles, comme des figures récurrentes qui seraient campées chaque fois en des postures, en des moments différents. Du seul fait de leurs multiples incarnations, ces figures confèrent au recueil une sorte de cohésion, mais aussi une densité particulière. Si *Dis-moi quelque chose* puise donc sa matière première dans l'apparente simplicité du quotidien, ces «échos», ces «rappels de personnages» finissent par créer une architecture qui révélera progressivement sa complexité.

Jean-Paul Beaumier conçoit du reste ses livres comme des puzzles dont les nouvelles constitueraient les pièces. « Elles ont une thématique, une couleur... Ce sont ces éléments qui déterminent leur insertion dans une structure, dans un recueil. » Il ne serait pas incongru d'imaginer l'écrivain disposant ses nouvelles achevées autour de lui pour en établir l'ordonnancement idéal. Car pour Beaumier, la structure interne du recueil revêt une importance capitale. Aussi est-il persuadé que « certains textes ne pourraient pas être publiés seuls, ils ne prennent leur plein sens que lorsqu'ils sont mis en perspective avec d'autres ». L'écho, toujours...

De même, certains textes ne trouvent pas leur place dans un recueil donné. Peut-être même ne trouveront-ils jamais de place, point. « J'ai écrit des textes qui, au bout du compte, ne correspondaient à aucun de mes recueils. Par ailleurs, j'admets volontiers que tout ce que j'écris n'est pas forcément publiable, ou n'a pas à être publié. »

Le rythme de l'écriture

Mais quand donc, justement, Jean-Paul Beaumier estime-t-il qu'un texte est prêt ? À cette question aussi galvaudée qu'éternellement insoluble, et qu'il se pose de toute évidence, le nouvellier répondra en faisant par exemple un détour par l'Américaine Annie Dillard, dont il cite d'ailleurs le *Pèlerinage à Tinker Creek* en exergue à *Dis-moi quelque chose*. « Dans ses essais sur la littérature, elle soutient que l'écriture d'un livre prend cinq ou six ans », se plaît à rappeler Beaumier. Façon de dire que si, en effet, l'écrivain demeure souvent mauvais juge de ses propres textes, il doit au moins les laisser décanter, les oublier un temps et prendre du recul. Puis les travailler et les retravailler... « J'écris parfois des nouvelles dont la version originale fait quinze pages, et qui ne comptent guère plus de trois pages à la toute fin. »

Dans ce processus qui consiste à peaufiner, à raffiner un texte, les revues jouent un rôle essentiel, croit Beaumier. « Une

revue constitue un banc d'essai, dans le meilleur sens du terme. Elle peut se permettre de publier des textes non achevés, car sa fonction est de donner en coupe l'état de la littérature tel qu'il se présente à un moment précis.» Lieux de publication (que leur vocation jusqu'à un certain point expérimentale distingue des maisons d'édition), les revues sont aussi des «lieux d'échanges sur la littérature», poursuit Beaumier. Et de tels lieux, «il n'y en a pas beaucoup». C'est pour ces raisons qu'il fait partie depuis plusieurs années, avec une quinzaine d'autres écrivains, du collectif de rédaction de *XYZ. La revue de la nouvelle*.

Pour Jean-Paul Beaumier, la littérature est indéniablement une affaire sérieuse. «L'écriture, l'art en général consiste d'abord en un travail sur une forme», dit-il. Et dans cette perspective, il est un peu aberrant d'espérer qu'un écrivain «publie un livre aux deux ans». Sans être nostalgique d'un XVIII^e ou d'un XIX^e siècle prétendument doré, Beaumier constate qu'«on nourrit envers le livre et la lecture des attentes calquées sur celles de la télévision : on veut des émotions immédiates». Ce faisant, on ne laisse guère à l'écrivain et à l'écriture la possibilité de cultiver un rythme qui leur soit propre.

Car l'écriture est aussi, Jean-Paul Beaumier en est convaincu, affaire de rythme. Rythme de production d'abord, si l'on peut dire, ou de création, qui n'a pas grand-chose en commun avec le rythme de consommation. Et rythme au sens «musical» du terme. «Le texte novellistique possède ainsi sa musique à lui, ses règles.»

Et ces règles sont fort différentes de celles du roman, une tentation à laquelle Jean-Paul Beaumier, tout rompu soit-il au genre bref, n'échappe pas. L'intéresse justement l'exploration de cette musique, de ce rythme autres que représente le roman. «L'écriture d'un roman peut nous happer. J'ai ce désir-là.»

Et de ce désir, *Dis-moi quelque chose* constitue peut-être l'amorce paradoxale. On en verrait des signes dans les personnages qui vont et viennent d'un texte à l'autre, inscrivant ainsi une tentative de continuité; dans cette manière plus «incarnée»

que dévoile le recueil; dans l'exploration plus approfondie des consciences... «Je n'ai pas encore écrit de roman pour une raison très terre à terre: le temps», dit Jean-Paul Beaumier. Mais le temps est pour lui, si l'on considère la seule perspective de l'écriture, une notion plutôt aléatoire. «C'est quoi six-sept ans?» demande-t-il en faisant référence à l'intervalle qui sépare *Dis-moi quelque chose* de *Petites lâchetés*. Le rythme de la littérature n'est décidément pas le même que celui du commerce. Par conséquent, allez donc savoir quand paraîtra le prochain Beaumier, si ce sera un roman ou un autre recueil de nouvelles. Son prochain livre, l'écrivain ne l'envisage pas encore: tout au plus peut-il situer son désir d'œuvre.